

Le Studio de la réalité

Comme toujours, les bonnes idées me viennent en remontant l'escalier. Je n'en fais pas une théorie, mais j'habiterais au rez-de-chaussée, la fin de ce bouquin serait peut-être moins intéressante. Je passe rapidement sur l'entorse à ma résolution de ne plus boire de bière, je viens d'en siffler deux d'affilée, avec plaisir, fasciné par le clip de *Muhammad Ali Goes To Heaven*, que je ne connaissais pas. Aucune image du grand homme, mais des gratte-ciel qui s'effondrent, des avions qui explosent en plein vol, et à la fin du morceau un paquebot énorme qui sombre lentement parmi les icebergs, le chœur continuant seul de s'élever dans les airs, une bonne minute après que le rythme a cessé de battre. Le bistrot allait fermer, le patron m'a touché le bras en m'indiquant d'un signe de tête la porte des lavabos, elle venait de s'ouvrir, livrant le passage à ce qu'il faut bien appeler une créature de rêve. Silvana Mangano, ai-je pensé, à cause du film où on la voit marcher dans l'eau en short et corsage, et la fille a traversé la salle du café avec le même genre de short et la même allure souveraine que Silvana Mangano dans *Riz amer*, une voiture attendait devant la porte, et aussitôt après il n'y avait plus ni fille ni voiture, seulement moi, en train de regagner ma chambre de l'autre côté du boulevard, et en montant l'escalier je réfléchissais encore à ce qu'avait voulu dire le patron au sujet de la fille. On ne la voit pas souvent par ici, a-t-il répété en me poussant gentiment vers la sortie, et il parlait d'elle comme si c'était une vedette, au moins dans le quartier. J'ai la tête farcie de références, constatais-je en grimpant les marches du dernier étage, tout un miroitement superficiel de célébrités variées qui m'empêche de pousser une seule idée à fond, je dois faire le vide, je dois bannir Silvana Mangano de mon esprit et retrouver cette fille. Quand je l'amènerai ici, ai-je supposé en entrant dans la chambre, les photos auront été décrochées des murs, les livres et les disques mis sous clé, aucun détail vestimentaire ne pourra trahir mon appartenance à une quelconque catégorie de jeunes, et au cours de la soirée elle comprendra que le vrai dandy c'est moi, parce que j'aurai rejeté successivement tous les styles, les mouvements de balancier, les différentes périodes, à commencer par la nôtre, qui semble vouée, question style, à devenir le dépotoir de toutes les époques

antérieures de l'humanité, et si je ne le fais pas pour une fille, me suis-je dit en hésitant sur la conclusion à donner à ce paragraphe trop long, j'aimerais être capable de le faire pour moi. Même le mot dandy est de trop, je n'ai pas plus envie d'appartenir à un club d'inclassables qu'à la foule des anonymes. Quand je rencontre une personne nouvelle, il est rare qu'elle ne m'en rappelle pas une autre, le problème est que cette autre personne m'avait elle-même rappelé quelqu'un, et plus les gens présentent des signes d'originalité, plus le phénomène tourne à la caricature, j'ai tout le temps l'impression de les avoir déjà vus quelque part. Moi-même, on doit souvent me prendre pour un ancien petit chanteur à la croix de bois, à cause de cette raie persistante sur le côté, alors que je me rêverais plutôt en gamin hirsute, Camel sur l'oreille, un doigt accusateur pointé sur la société des adultes, cette sale bande de repentis.

Dès qu'une case nouvelle se libère dans mon cerveau, une référence livresque surgit, c'est comme la raie sur le côté, le pli a dû être pris au cours de mon enfance. Alors soit je me rase la boule à zéro, soit j'assume cet aspect décevant de ma personnalité. Pareil pour les bouquins, je la ferme et je m'intéresse un peu à autre chose, ou bien je ponds un chef-d'œuvre qui met tout le monde d'accord et la discussion est close.

*

Depuis plusieurs jours, je pense souvent à Michael Jackson, sans raison précise — et le voilà justement qui apparaît à la télévision. La première fois que je l'ai vu, il était enfant, ou plus exactement il ressemblait à un enfant, puisqu'il n'était encore, à l'époque, qu'un personnage de dessin animé, un *toon*, le plus jeune des cinq gamins Jackson. Le feuilleton commençait pile quand je rentrais de l'école, je n'avais qu'à appuyer sur le bouton et Michael se matérialisait. J'aimais beaucoup le voir chanter et danser avec ses frères, ça durait dix minutes, c'était entraînant, et parfaitement inoffensif. Aujourd'hui c'est différent, il a presque réussi à devenir réel. Mon regard accroche, scotchée non loin de la télé, une affichette qui est placardée partout dans Séville en ce moment. Elle annonce un concert de flamenco, *Les martyrs du rythme*. Je m'aperçois que toutes ces pensées, au sujet de Michael Jackson, ont trait aux efforts qu'il déploie pour devenir simplement quelqu'un

d'humain – et il n'y arrive pas. Je ne serais pas autrement surpris si j'apprenais que son cas intéresse au plus haut point les théologiens. Toutes ces rumeurs, tous ces scandales, Michael prenant feu pendant le tournage d'une publicité pour Pepsi-Cola, son mariage avec la fille d'Elvis Presley, le mystère autour de la naissance de son enfant : on dirait les étapes d'une incarnation, un nouveau chemin de croix, de la facticité vers le monde des mortels – et il n'y arrive pas. À la fin de la chanson, on le voit soudain mettre un genou à terre, et il s'étrangle presque en miaulant, d'une manière qui peut sembler le comble du pathétique : « *Is it scary ?* » Après quoi, dans le public, des dizaines de garçons et filles fondent littéralement en larmes. C'est effrayant.

Le barman a une saine réaction : il coupe le son de la télé et met un disque de Michael Jackson. Je me lève pour lui demander de me montrer la pochette.

J'ai lu dans un magazine que pour son dernier concert à Tokyo, l'hystérie des fans de Michael Jackson était telle que les responsables de la sécurité, croyant faire diversion, ont lâché en divers points de la ville, devant les grands hôtels internationaux, plusieurs doublures du chanteur : elles se sont engouffrées, mitraillées par les instamatics, dans autant de limousines identiques, leur visage dissimulé par un foulard noir, un feutre enfoncé jusqu'aux oreilles, une main aux longs doigts fins et manucurés surgie d'une veste à brandebourgs saluant brièvement la foule des petits japonais hurlants massés contre les barrières, avant que le véhicule démarre. Les gamins et gamines, fardés, coiffés, chapeautés comme Bambi, forçant les barrages de police et courant derrière les voitures, réussirent paraît-il à paralyser, en moins de quinze minutes, toute la circulation dans le centre de Tokyo – tandis que Michael se reposait quelque part dans les airs, allongé à l'intérieur de son sarcophage volant, à *Mach 2* au-dessus du Pacifique Nord, en provenance de Phoenix, Arizona.

*

Hermann Broch a eu ce geste inouï pour un penseur : il a inclus son essai sur la dégradation des valeurs dans un roman. Plus précisément, en romancier qu'il était : il a *dispersé* la matière de son essai dans la partie finale d'une trilogie romanesque,

Les Somnambules, dont la forme même redoublait le processus historique de dégradation des valeurs théorisé dans l'essai. Soit une double inclusion, de la fonction de l'essai dans le roman et de la forme du roman dans l'essai. Sa vision d'un monde où l'absolu des valeurs communes, héritées du Moyen-Âge, s'était dégradé en valeurs séparées, chacune de ces valeurs séparées évoluant vers une autonomie absolue et entrant en compétition avec les autres valeurs autonomes pour s'imposer à elles comme nouvelle valeur absolue, ce monde sans valeur éthique où pouvaient se donner libre cours les slogans de « l'art pour l'art », « les affaires sont les affaires », « à la guerre comme à la guerre », Broch ne s'est pas contenté d'en proposer une peinture remarquable, il ne s'est pas contenté d'en exposer les ressorts : il a montré comment, dans le domaine qui était le sien, celui de la création littéraire et de la connaissance, il demeurait possible d'en *réfléchir* l'unité perdue, en conjoignant les pouvoirs de la philosophie et de la fiction, et ce faisant il a pris de grands risques, à la fois comme penseur et comme romancier.

J'ai vu mes premiers *clochards jet-set* dans une salle d'embarquement de l'aéroport de Londres-Heathrow, en 1973. Ce sont eux, les musiciens des *New York Dolls*, qui m'ont donné l'impulsion de départ. Ces jeunes gens avaient l'aspect de clochards. Ils se comportaient et vivaient à l'évidence comme des clochards, confinés dans des espaces de transit, soumis à un perpétuel déphasage, que l'effarante mortalité dans les rangs du groupe confirmerait bientôt jusqu'à l'absurde, mais en 73, s'ils ne possédaient pas encore les hôtels qui les hébergeaient et les avions qui les transportaient de par le monde, c'était tout comme. Pour beaucoup de passagers ce jour-là, le scandale fut moins la présence à bord de ces jeunes déchets humains que de les voir occuper avec leurs provocantes groupies dépenaillées la totalité des sièges de première classe.

La clochardisation de la littérature ? Plus qu'au statut de l'œuvre dans la société ou aux aléas de sa réception, je pense aux formes qu'elle emprunte, aux personnages qu'elle crée, à la réalité psychique fondamentalement *décousue* qui s'est fait jour dans la littérature européenne puis américaine au début du 20^e siècle. La clochardisation de la matière littéraire dans *Ulysse* par exemple, annonce la

clochardisation de la *matière humaine* en tant que telle, qu'elle ait pour nom James Joyce, Jean-Hubert Gailliot ou tartempion.

Les *New York Dolls* sont allés plus loin dans l'outrance vestimentaire et visuelle que quiconque avant ou après eux. Le hasard m'a fourni cet exemple, j'ai eu le loisir d'étudier leur comportement de près pendant toute la durée d'un vol transatlantique. Je ne connaissais pas leurs disques. Je ne les avais encore jamais vus en concert. Avec le temps j'ai accumulé du matériel à leur sujet, et même des souvenirs personnels, je sais ce qu'ils représentent artistiquement aux yeux de certains, pourtant, ce que je retiens d'eux, c'est l'image qu'ils m'offrirent la première fois dans la salle d'embarquement à Heathrow : Arthur Kane, Sylvain Sylvain, Johnny Thunders, David Johansen, Jerry Nolan, la petite troupe de filles et de garçons qui les accompagnaient, qui aurait pu croire que cette horde bruyante et crasseuse, affalée dans un coin de l'aéroport, quelques-uns alcoolisés et drogués au-delà de toute limite, à peine pubères mais déjà des épaves, sous leurs accoutrements mi-clowns mi-travelos, que cette engeance dérisoire serait considérée demain dans les capitales du monde développé, à New York, à Londres, après-demain à Tokyo, comme la sensation musicale du moment ? L'un d'eux portait un haut-de-forme incrusté sur toute sa surface de miroirs de poche circulaires. Quelle pouvait être la fonction de ce chapeau, sinon de *tendre un miroir* au monde environnant, un miroir orienté à 360 degrés, que le monde accepte ou non de s'y regarder, mais en 1973, semble-t-il, il le désirait ardemment.

Réfléchir notre totalité brisée : Broch jugeait que Joyce, avec *Ulysse*, y était parvenu. J'estime que Broch y est lui aussi parvenu, dans une certaine mesure, avec *Les Somnambules*. Les écrivains, depuis cent ans, se sont efforcés de décrire les étapes successives d'un processus de morcellement, ils ont essayé de réfléchir, chacun à leur manière, à l'instant qui était le leur, notre totalité brisée. Le haut-de-forme des *New York Dolls* a été à l'origine d'une longue chaîne d'associations, où entrèrent la plupart de mes préoccupations, pour les mass-media, l'aéronautique, le LSD, les troubles de dissociation de la personnalité, le cubisme, les dessins animés, l'anarchie, les rumeurs autour du milliardaire Howard Hughes, la chirurgie esthétique, Las Vegas, le sport, les explosions de violence gratuite. Comprendre ce

que signifiait ce mélange inédit de débauche et de candeur, de profonde misère et d'argent facile : telle fut, en somme, ma propre tentative pour rendre compte de notre totalité brisée.

Il faut que je dise un mot sur la raison de ma présence dans cet avion. À la suite d'un papier assez olé-olé que je lui avais consacré dans une revue d'art, le *Times Literary Supplement* m'avait sollicité pour aller interviewer Philip Roth à New York. Précédé d'un titre qui en jetait plein la vue, *Le Grand Roman américain*, son nouveau livre était annoncé un peu partout comme une bombe. J'aimais New York et j'aimais Philip Roth. J'avais sauté sur la proposition. Les épreuves du bouquin m'étant parvenues très tard, en fait seulement la veille de mon départ, j'avais compté sur les heures que je passerais en vol pour lire le roman et préparer mes questions. Philip Roth ne m'en voudra pas : dans ces conditions épiques, quel critique aurait pu se concentrer plus de cinq minutes sur les *jeux d'allitérations* de son narrateur fondu de base-ball ? Le spectacle que nous proposaient les *New York Dolls* à l'avant du Boeing était autrement distrayant. Je prenais et lâchais le texte. Je relisais les mêmes phrases sans comprendre. Et je me disais qu'à l'avenir, si les écrivains voulaient continuer à faire le poids, face à une réalité prise de folie et capable de concurrencer les cartoons les plus effrénés sur leur propre terrain, comme la preuve m'en était administrée depuis le début de ce voyage, à près de 1000 km/h et 10000 mètres d'altitude par une poignée de frankensteins d'opérette apparemment décidés à porter le chaos jusque dans la stratosphère, eh bien... qu'il leur faudrait sacrément revoir leur farine, à nos romanciers. *Philip Roth, avez-vous un plan contre les New York Dolls ?* Ce serait ma première question.

Comme vous le savez, *Le Grand Roman américain* raconte, par la voix d'un journaliste sportif auquel la fréquentation des écrivains est montée à la tête, l'errance à travers les États-Unis d'une équipe de base-ball calamiteuse dont le terrain a été réquisitionné par l'armée. Ça commence par un long prologue d'une cinquantaine de pages, que je n'avais toujours pas fini de lire en atterrissant à Newark. J'avais calé juste avant la scène de pêche à l'espadon où un Hemingway égo-maniaque comme jamais explique au narrateur et à sa jeune amie étudiante en littérature que le « Grand Roman américain », ce n'est pas Herman Melville qui l'a

écrit, pas plus que Mark Twain ou Nathaniel Hawthorne ou Dieu sait qui, vivant ou mort. Non : « *Moby Dick*, va jusqu'à affirmer Hemingway dans ce dialogue mémorable, est un bouquin sur la viande de baleine... avec un fou en prime pour le suspense. » Faulkner ? *Le Bruit et la fureur* ? « Illisible à moins d'être un foutu prof. » Les romans d'Henry James ? « De la merde polychrome. » Le reste à l'avenant. Ces pages capitales, je ne les ai lues qu'en arrivant à l'hôtel, l'oreille collée au transistor, pour le cas où passerait un morceau des *Dolls*, dont j'étais très impatient de découvrir la musique après les heures insensées que nous avons vécues, là-haut.

En fait : je me procurerais leur album le lendemain matin, avant de me rendre chez l'éditeur de Roth pour notre rendez-vous, où un assistant mettrait gentiment un tourne-disques à notre disposition, et c'est donc en présence du grand écrivain que je devais entendre les *Dolls* pour la première fois, et lui aussi je crois. Anecdote importante, car elle aboutira deux décennies plus tard à la création de Mickey Sabbath, son meilleur personnage selon moi, et *l'illustration achevée* de cette humanité clocharde dont nous ne pouvions avoir à l'époque, Philip Roth ou moi-même, que l'intuition. Comme je l'entretenais de l'ambiance dans l'avion et, pour m'en excuser, de mes raisons de lui imposer pendant quelques minutes ce boucan infernal, je cherchai le moyen d'amener ma première question. *Le monde se transforme à une vitesse exponentielle : à l'âge de la mélodie et du récit quintessenciés, succède l'âge du bruit, des conflagrations. Face à une réalité devenue infigurable, l'artiste ne sera-t-il pas tenté à l'avenir, après l'abandon des anciens savoir-faire, par le renoncement à toute espèce de compétence, au risque de précipiter encore le cycle des destructions ?* Trop compliqué, et en tant qu'artiste Roth n'était pas du genre à renoncer à quoi que ce soit... Finalement je levai le bras du pick-up et lui demandai, d'une voix qui me parut tonitruante dans le silence qui avait suivi les derniers accords de *Personality Crisis* : « Philip, avez-vous un plan contre les *New York Dolls* ? »

Nous nous sommes revus régulièrement par la suite, ici à New York, mais surtout à Londres. Ne devait-il pas entreprendre à son tour, avec les moyens extraordinaires qui étaient les siens, de réfléchir notre totalité brisée ? Mais d'un écrivain tel que

lui, nous aurions eu tort d'attendre une nouvelle conception de l'œuvre en prose. Ou quoi que ce soit de la sorte. Il pouvait infiniment plus : créer LE personnage de roman capable de faire le poids face à n'importe quel cartoon effréné... n'importe quel Boeing pris de folie... n'importe quelle poupée de New York en haut-de-forme miroitant... Depuis combien de temps un personnage de roman ne s'était-il pas imposé à nous avec la force du mythe ? Fallait-il remonter, pour trouver trace d'un événement comparable, aux grandes œuvres d'avant-guerre ? Encore plus haut ? Jusqu'à Joseph K. ? Mickey Sabbath, en 1995, fut exactement cela : un personnage qui défie l'identification, un héros irrécupérable, un monstre d'altérité presque insoutenable. Dans la réalité, personne ne voudrait être Mickey Sabbath. Personne n'accepterait de l'avoir pour ami. La simple idée que pareil individu puisse se matérialiser un jour à côté de vous dans le bus ou au restaurant est révoltante. L'hypothèse qu'il pourrait être tenté d'engager la conversation choque le bon sens. En fait, ce personnage ne pouvait exister que dans l'espace démesuré du roman que Roth avait conçu pour lui. Les moyens mobilisés étaient, il est vrai, considérables. On retrouvait dans ce livre la subtilité psychologique de *Laisser courir*, l'imagination comique débridée de *Portnoy et son complexe*, le souffle melvillien du *Grand Roman américain*, la virtuosité narrative de la série des *Zuckerman* et, bien sûr, l'indécence crypto-autobiographique qui sous-tendait depuis toujours le moindre écrit de Roth. Soit, littérairement parlant, ce qu'il y avait de *meilleur* dans ses romans précédents, réuni et porté à son comble dans un seul livre, au profit de ce qu'on peut envisager de *pire* du point de vue de la morale et de la vie en société. Mickey Sabbath ou la projection, aussi héroïque que monstrueuse, de ce que chacun de nous recherche, et en même temps redoute plus que tout : l'accomplissement égoïste, sans frein, sans souci des conséquences, à l'échelle d'une vie, de tous les désirs. Un personnage dont chaque acte, chaque parole, chaque pensée constitue un véritable *test* pour le lecteur. Un test pouvant se définir comme suit : jusqu'où sommes-nous prêts à reconnaître comme notre « semblable » quelqu'un qui n'a de cesse de bafouer les interdits que nous impose la vie avec les autres ? Ou, ce qui n'est pas tout à fait la même chose : jusqu'à quel point puis-je considérer comme « autre » celui qui se contente d'assumer dans sa propre existence les tentations que je réprime honteusement en moi ? Sabbath. Le clochard shakespearien définitif. Sexagénaire obèse, barbu, sale, américain, ex-marionnettiste, « *pilier de bordel, séducteur,*

sodomiste, contempteur des femmes, pourfendeur de la morale, corrupteur de la jeunesse, assassin de son épouse, suicidé », ainsi qu'il prévoit dans le roman de le faire graver sur sa tombe.

Le clochard que chacun semble destiné à devenir dans un futur proche a ceci de révolutionnaire qu'il se recrute, depuis Raymond Roussel, non plus seulement parmi les laissés-pour-compte et les débris divers de la société, parmi les habituels contingents d'alcooliques, de drogués, de chômeurs, vétérans de plusieurs guerres, malades du sexe et autres zinzins, mais au sein même des élites.

Moi-même, qui ai *appris à errer* dans les espaces décousus de la fiction moderne, je puis dire que je m'accoutume déjà à survivre dans une réalité de plus en plus instable où le délitement de l'individu, de son mode de vie, de ses affects, de sa pensée, tend à s'établir comme la nouvelle norme.

Avant le début de notre ère aéronautique, Roussel fut ainsi le premier d'une longue série de clochards-milliardaires, relayée au fil du temps par une armada toujours plus nombreuse d'écrivains-beatniks, d'athlètes sans frontières aux survêtements bariolés avant-coureurs de la planétarisation sportswear et de pop-stars androgynes en guenilles mais néanmoins pleines aux as, faisant figure aux yeux du public de « nouvelles divinités », partout chez elles dans le *nowhere* généralisé des lieux de transit, des aéroports et des hôtels internationaux.

*

Ventes de disques en chute libre, nouvelles accusations de pédophilie, descente de police à *Neverland*, procès, banqueroute : lorsque l'infirmier chargé de me convoyer dans les couloirs de la clinique a introduit mon lit à roulettes dans le bureau du docteur Sanger, où m'attendaient les avocats de Jackson, j'étais loin d'imaginer que la dégringolade du Roi de la Pop avait connu pendant mon absence cette accélération catastrophique.

Le point de non-retour avait été franchi, semble-t-il, à l'occasion de l'entretien accordé au journaliste britannique Martin Bashir pour les besoins du documentaire

Living with Michael Jackson. Peut-être Michael avait-il voulu réitérer, avec cette seconde grande interview télévisée de sa carrière, dix ans après l'émission d'Oprah Winfrey sur ABC, la géniale opération de sauvetage promotionnel qui avait relancé les ventes, déjà déclinantes en 1993, de son album *Dangerous*. Hélas, cette fois, ce fut le résultat inverse qu'il obtint : diffusé au cours de l'hiver 2003 sur les chaînes du monde entier, ce nouveau reportage avait soulevé une énorme vague d'indignation dans le public et plongé ses admirateurs dans la stupeur. Face à ce que Bashir présenta avec un remarquable sang froid comme des images de « la vie réelle de Michael Jackson », chacun fut obligé d'admettre que les rumeurs circulant à son sujet, pour extravagantes qu'elles aient pu paraître parfois, ne prouvaient finalement qu'une chose : le manque d'imagination des médias. Wacko Jacko en offrait toujours plus ! Cela faisait longtemps qu'il donnait le spectacle d'une douloureuse entredévoration de l'image et du modèle, sans qu'il soit possible de déterminer ce qui chez lui était premier. Personne n'aurait su dire s'il s'incarnait plutôt dans l'original ou le reflet. Ou encore dans leur hypothétique entre-deux. Deux miroirs se renvoyant leur propre néant déformant ? Dans la surenchère au sublime et au grotesque qui, depuis la nuit des temps médiatiques, mettait aux prises les principes de Réalité et de Fiction au sein de chaque individu, mais jamais à un degré plus pathétiquement déchirant que dans le personnage de mutant hybride que s'était composé Michael Jackson – de l'avis général, avec ce film, c'était la réalité vraie qui venait de reprendre l'avantage. Et trop, c'était trop : le public qui avait jusqu'ici applaudi avec enthousiasme aux frasques du héros, s'en détournait maintenant avec fureur.

La projection commençait. J'étais impatient de connaître la cause du scandale.

On découvrait, perdu au milieu des dix mille hectares de son ranch californien, le bien nommé « pays de nulle part », un être exsangue et apeuré, errant telle une âme en peine, à bientôt quarante-cinq ans, dans le monde figé de l'enfance, entre les attractions désertées de son Disneyland personnel et les cages hi-tech de son zoo privé. Était-ce là le scandale ? Plus loin, on le voyait tenter de prendre dans ses bras, avec une incompréhensible gaucherie, le dernier-né de ses enfants, âgé alors de quelques semaines. Était-ce vraiment là le scandale annoncé ?

Ce portrait ne me parut animé d'aucune intention hostile. L'erreur, pensai-je en visionnant le montage que m'avaient préparé les avocats, l'erreur impardonnable du management de Jackson avait été d'autoriser un tournage en lumière naturelle. Dans un clip, raisonnai-je, il a le droit de se livrer aux pires turpitudes, comme d'éviscérer ses sœurs Janet et La Toya à mains nues et de dévorer leurs organes, si l'envie lui en prend. Nul ne songerait à lui en tenir rigueur, bien au contraire. Mais dans la vie quotidienne, chacun de ses actes, même et surtout le plus ordinaire, se sucer les doigts par exemple, est ressenti comme insupportablement obscène. S'agissant de Michael Jackson, le chanteur et danseur le plus charismatique de son temps, champion toutes catégories du box office, dont la notoriété a fini par supplanter celle des plus grandes marques commerciales, s'agissant de cet être hors norme, réfléchissai-je, c'est l'absence d'artifice et de glamour qui devient, aux yeux du public, l'élément rédhibitoire. Son crime dans ce reportage ne serait-il pas de s'être dépouillé de l'aura d'irréalité qui justifie tous les excès ?

« 98% des habitants de la planète connaissent aujourd'hui le nom de Michael Jackson, me confirma l'un des hommes de loi. Il a surpassé Coca-Cola. Il a surpassé McDonald's, Ford et Microsoft. Dans son domaine, *l'entertainment*, il a surpassé les Beatles qui eux-mêmes avaient surpassé le Christ. Nous désirons que vous preniez conscience du point suivant : ce qui, pour tout autre personnage public, s'apparenterait à un bénin dérapage de communication corrigible au moyen d'une campagne classique, présente dans le cas de notre client tous les effets d'un séisme industriel. » Un deuxième juriste enchaîna : « En pareille circonstance, il est vital de provoquer un électrochoc rapide. Le litige concernerait un produit de consommation courant, sujet à une quelconque malfaçon, comment réagirions-nous ? Nous rappellerions aussitôt l'ensemble des stocks disponibles dans nos usines et ferions en sorte de convertir cette mesure coûteuse en coup d'éclat publicitaire. Une démarche semblable a déjà été appliquée avec succès dans l'agro-alimentaire et la construction automobile. » Un troisième poursuivit : « Rien de tel n'est envisageable avec Michael Jackson. Le défaut mis en évidence par nos adversaires ne concerne malheureusement pas le refrain ou les rimes d'une chanson dupliquée à quelques centaines de milliers de copies. Le vice caché est perçu comme criminogène et

imputé à Mr. Jackson en personne. Mais lui, impossible de le retirer de la vente naturellement. »

C'étaient moins les images que les propos tenus par Michael qui s'étaient révélés dévastateurs, selon eux, dans cette affaire. La confiance, en particulier, qu'il jugeait normal et sain de partager son lit avec des petits garçons. Tel ce jeune portoricain cancéreux, Gavin Arvizo, qu'on apercevait à plusieurs reprises au cours de l'émission, reçu avec la bénédiction de ses parents pour de longs week-ends princiers à *Neverland* – « un privilège accordé à nombre d'enfants malades ou défavorisés, dont le rêve a été exaucé d'approcher une fois dans leur vie le monde merveilleux de Michael Jackson », crut bon d'informer son service de presse, pris de court. Inconscience ou naïveté : comment cette révélation, faite avec le sourire et du ton le plus innocent, n'aurait-elle pas réveillé dans l'opinion le souvenir de Jordan Chapman et des premiers soupçons d'attouchements sexuels sur mineur, colportés une décennie plus tôt ? Le tollé avait été immédiat et la polémique proportionnée à la célébrité du fauteur de troubles : planétaire. Loin d'enrayer le processus, les contre-feux maladroits allumés les semaines suivantes au petit bonheur par une équipe déboussolée ne parvinrent qu'à aggraver la situation. Au premier rang de ces initiatives désastreuses, la diffusion des *Michael Jackson's Private Home Movies*. En s'efforçant de démontrer, au moyen d'un « reportage sur le reportage », que Bashir avait prémédité de piéger Jackson et que le montage de leurs conversations en dénaturait le sens initial, ses défenseurs s'étaient tirés une belle rafale dans le pied. Primo : ils avaient apporté au film de Bashir une publicité supplémentaire inespérée, en incitant chacun à regarder une nouvelle fois ce document déjà multi-programmé. Secundo : si, par la force des choses, ils avaient été incapables d'établir que Michael n'avait pas tenu les propos incriminés, leur « making of » avait pour effet de les resituer dans un contexte d'affabilité dégoulinante, qui, loin d'en relativiser la portée, accentuait par instants le malaise jusqu'à la nausée. Là aussi, pensai-je, le réalisme de la mise en scène, sofa, table basse, bibelots et lampes de salon, indépendamment des paroles échangées, s'est révélé mortel pour la fragile aura du chanteur. Et tertio : certes, ils avaient mis en lumière le redoutable talent de manipulateur de Bashir, talent à vrai dire connu de tous depuis la confession lacrymale de la princesse Diana – de tous, excepté,

semble-t-il, de Michael Jackson —, mais dans l'opération ils avaient surtout réussi à faire passer ce dernier pour un fieffé crétin.

Après pareille bérézina, il apparaissait évident que la prochaine carte serait celle de la dernière chance.

Dans l'entourage de l'artiste, quelqu'un s'était alors opportunément souvenu de mes déclarations à l'époque de *Blood on the Dance Floor* : une éreintante compilation de remixes, désavouée par Jackson au moment de sa sortie, qui proposait des versions techno-house, d'une durée de cinq, parfois huit minutes, des meilleures compositions de l'album *History – Past, Present and Future*, devenues méconnaissables sous l'effet conjugué des boucles électroniques, invaginant la voix de plus en plus hoquetante de Michael jusqu'au sanglot, et de l'accélération digitale, proprement inhumaine, de certains tempos. Le supplice, pour ceux qui se seraient aventurés à l'époque sur les pistes de danse, culminait avec une relecture épique du morceau *History*, sous-titrée « La Leçon d'Histoire de Tony Moran », dont la production extravagante, dudit Tony Moran, s'élevait à des hauteurs disco-kitsch rarement atteintes depuis les grandes heures de *Frankie Goes To Hollywood*, mais avec la technologie des studios modernes en plus, ce qui, en 1997, faisait toute la différence. Dix-huit ans après son premier chef-d'œuvre solo, où il nous incitait à continuer de danser « jusqu'à ce qu'on en ait assez », Michael nous exhortait cette fois à « rester en mouvement » quoi qu'il arrive, à « garder le rythme », à « aller jusqu'au bout ». Jusqu'au bout de quoi ? de quelle transe collective ou expérience pseudo vaudou ? Que penser ? Qu'il croyait possible, en ce temps-là, de repousser avec chaque nouvel enregistrement les limites de l'euphorie et de l'épuisement psychiques, celles de son public, les siennes propres, à travers le pacte suicidaire d'une fête qui ne finirait jamais ? Ou qu'il commençait à prendre peur, au contraire, face à l'ampleur du phénomène qu'il avait déclenché, l'hystérie des gosses, leur folie mimétique et les premiers signes annonçant que le créateur (la créature) ne se libérerait pas sans dommage de l'étreinte de sa créature (son créateur) ?

Succédant aux tables de la loi *Off the Wall* (1979, huit millions d'exemplaires vendus), *Thriller* (1982, soixante millions d'exemplaires), *Bad* (1987, vingt-cinq millions), *Dangerous* (1991, vingt-six millions) et *History* (1995, quatorze millions), la mauvaise réputation de *Blood on the Dance Floor*, prétendument publié par sa

maison de disques contre la volonté de Michael Jackson, et les raisons de son rejet (quatre petits millions d'exemplaires), par les fans aussi bien que par les puristes, pour une fois du même avis, m'étaient toujours restées incompréhensibles, d'autant que figuraient sur l'album une poignée de raretés et d'inédits aptes à faire se relever de la tombe n'importe quel clubber muni d'une paire d'oreilles et d'une paire de jambes non encore complètement refroidies – parmi quoi la chanson selon moi la plus insensée, la plus wacko-jacksonienne, de toute sa discographie : *Is It Scary*.

« Saint Michael, martyr du rythme », avais-je écrit à propos de ce morceau de bravoure moitié gore moitié péplum, introduit par un long CLAC-CLAC-CLAC-TCHAC-A-CLAC, évoquant l'entrechoquement de baguettes de batterie sur le rebord d'une caisse claire, mais qui n'était autre que sa propre voix imitant un claquement de dents – motif rythmique confondant, équivalent à l'effet d'une trappe sonore dérochant le sol sous les pas du danseur, et qui revenait à plusieurs reprises au cours de la chanson, sous les couplets scandés, hachés, déchiquetés menu par un Michael au bord de la crise de nerfs et les nappes de chœurs démentes, comme le témoignage inarticulé d'une vision d'effroi.

C'est en écoutant *Is It Scary* sur l'auto-reverse du véhicule loué chez Europcar, lors de mon escapade malheureuse sur la Costa del Sol en décembre 1998 – avant le crash fatal qui devait m'immobiliser entre les mains du docteur Sanger pendant exactement cinq ans, onze mois et vingt-cinq jours –, que les soupçons s'étaient précisés. Le martyr d'un genre nouveau qu'endurait Michael Jackson, cet être mal défini, ni tout à fait *toon* ni tout à fait humain, ni vraiment noir ni vraiment blanc, ni enfant ni adulte – son martyr spécial ne tenait-il pas à sa faculté unique d'accueillir toutes les tares et contradictions de l'époque : l'amour de la nature, les phobies, le culte de la beauté, le métamorphisme, la jeunesse éternelle, la cryogénisation, la candeur de Bambi, le déchaînement de la violence, l'ubiquité, l'ennui, la chirurgie plastique, les films d'horreur et particulièrement ceux avec Boris Karloff et Vincent Price, la pudeur, le sexe extrême, la différence érigée en horizon moral indépassable, les clones, la réclusion, l'exhibitionnisme – non seulement de les accueillir, ces tares et contradictions, sans en rejeter aucune, mais de les incarner dans la chair étrangement composite qui était la sienne à leur degré

maximum ? Son apparence, sa voix, son art, ses comportements, tour à tour outranciers ou doucereux, étaient-ils autre chose que la tentative de contenir, dans une même et frêle enveloppe corporelle, cette effrayante énergie disruptive ? Et si tel était le cas, cela n'en faisait-il pas un prophète de notre post-humanité ? voué à être adulé par les masses puis réprouvé par l'opinion – suscitant force extases glamour et pâmoisons collectives jusqu'en 1995 (cent trente-trois millions d'albums vendus, et combien de singles ? de tickets de concerts ?), le payant de la dérision populaire ensuite (les caricatures moquant l'homme-qui-avait-perdu-son-nez, les photos le montrant menottes aux poignets, les plaisantes perspectives de déconfiture financière, sanction logique de sa ruine morale et de sa décrépitude physique) – parce qu'il révélait dans la sphère publique ce que chacun de nous expérimentait déjà à petites touches dans la sphère privée, et vivrait demain au grand jour, comme lui, Michael « Bambi » Jackson, mais à doses de plus en plus élevées, exaspérantes, destructrices ?

Modèle ou créature, vous vivez dans l'imagination du public. La popularité est l'élément au sein duquel vous vous propagez. Mais plus votre popularité s'accroît et plus votre personnalité est diffractée, par le mental d'autrui, en une infinité de doubles, certains ressemblants, la plupart totalement aberrants. Pour tout personnage célèbre, tôt ou tard l'exigence de ressemblance cède le pas aux impératifs de la notoriété. « A-t-il jamais existé ? » en vient-on à se demander. On comprendrait qu'une créature comme Michael Jackson, si c'en est une, éprouve le besoin de rejoindre son modèle dans la réalité.

Les conseillers de Jackson approuvaient ma théorie.

« Vous rappeliez, dans ce même texte, qu'il a commencé sa carrière comme personnage de dessin animé. »

« Toon, E.T., Michael a beaucoup joué avec ces identités, par le passé. »

« Les deux phrases qui viennent ensuite ont retenu toute l'attention de Mr. Jackson. *Une quête impossible*, écriviez-vous, *mais qui l'honorerait. Une quête tellement humaine.* »

« Martyr du rythme ? C'est un angle intéressant, qui n'a pas été exploité. »

« Mr. Jackson aimerait vous offrir la possibilité de développer ces thèmes, en sa présence. Il souhaiterait, si vous acceptez sa proposition, que la rencontre ait lieu à bord de son jet privé. Sans témoins. Rien que vous. Et lui. Dans l'espace. »

Ils s'étaient renseignés à mon sujet. Leur enquête les avait conduits jusqu'à Sanger, avec lequel ils avaient discrètement négocié un accord. Estimait-il que mon traitement pouvait être interrompu sans dommage ? En tant que praticien et spécialiste, objectivement, comment me jugeait-il ? Après une aussi longue période d'inactivité, serais-je en mesure de soutenir une conversation poussée avec leur client ? À la veille du procès, ils n'avaient plus droit à l'erreur. Garantissait-il, de ma part, une attitude de saine coopération, exempte d'arrière-pensées ?

L'embarquement était prévu pour le soir même.

Peu avant minuit, on me ferait glisser, toujours en position horizontale, depuis mon cher vieux lit à roulettes, enrubanné de frais dans mes vingt-cinq mètres de bandelettes réglementaires, à l'intérieur de l'*Allamistakeo* – l'étroit sarcophage volant aménagé en caisson d'isolation sensorielle qui servait aux déplacements supersoniques de la star – sur une couchette jumelle de la sienne. J'imaginai la une de *Vanity Fair* : IN BED WITH MICHAEL JACKSON. Nous décollerions à zéro heure précise, pour effectuer, à Mach 2, dans le sens inverse de la rotation du globe, un tour complet de la Terre qui nous ramènerait le lendemain à minuit, à l'endroit exact d'où nous serions partis. Bien entendu notre conversation serait filmée. Je voyais déjà les titres des tabloïds : PETITE DISCUSSION ENTRE DEUX MOMIES. Il s'agissait, m'expliquaient les avocats, dont je ne suivais plus les propos que d'une oreille distraite – il s'agissait après les errements des deux années écoulées, de reprendre en main l'image de Jackson sur des bases nouvelles, afin, affirmaient-ils, « d'effacer la mauvaise impression laissée par les malencontreux *Living with Michael Jackson* et autres *Michael Jackson's Private Home Movies* ».

Quand on m'installa près de lui, il semblait dormir profondément et j'éprouvai d'abord la sensation un peu honteuse de m'être immiscé dans le lit d'un inconnu, en profitant de son sommeil. Puis, comme rien ne se produisait, nul bruit, nul mouvement perceptible dans le cockpit ou de l'*Allamistakeo* sur la piste, gagné par l'agréable chaleur que dégageait son corps, je m'endormis à mon tour.

Après un temps indéfini, réveillé par ce qui ressemblait au froissement des pages d'un livre, je reconnus – en soulevant une paupière silencieuse – son profil penché sur une bande dessinée. Dans une charmante position enfantine, allongé sur le

ventre, redressé sur les coudes, la tête à peine inclinée reposant sur son poing, il lisait un album de Craig Thompson dont je ne pouvais déchiffrer sur la couverture que le début du titre : *Blank...*

Étaient-ce les premiers rayons du soleil, alors que nous survolions déjà le pôle, qui filtraient à travers les stores baissés ? L'éclairage intérieur, scientifiquement tamisé pour préserver sa pigmentation délicate ?

Notre habitacle baignait dans une douce lumière orangée et je me crus, l'espace d'un instant miraculeux, revenu à l'époque heureuse où je me prélassais avec mon frère ou quelque garçon de mon âge sur le lit de fortune d'une cabane dans les arbres, un stock d'illustrés à vingt centimes à portée de la main. Avec sa cabine-couchette idéalement matelassée, l'*Allamistakeo* réalisait la synthèse parfaite de la cabane en plein ciel et du tapis volant auxquels nous devons nous contenter de rêver, vers onze ou douze ans, perchés sur la branche d'un grand chêne. Michael tournait une autre page de l'album. Sa tête pivotait avec lenteur, de la gauche vers la droite, et – soulevant davantage la paupière – je pouvais ainsi l'examiner à mon aise, sans craindre d'être surpris, jusqu'à ce qu'il tourne la page suivante et ramène le visage de mon côté.

Je songeais – en abaissant promptement la paupière – à la remarque d'Oscar Wilde : le visage d'un homme est son autobiographie, celui d'une femme pure fiction. Le bruit du moteur m'arrivait assourdi par le capitonnage. N'était-il pas étrange que l'auteur de cette pensée, un siècle plus tôt, ait déjà eu à subir la réprobation de ses contemporains, leurs procès, l'enfermement dans leurs geôles, à l'âge qui était maintenant celui de Michael Jackson ? Troublé, je le fus davantage en me rappelant son *Portrait de Dorian Gray*. Si le fameux portrait, dissimulé aux protagonistes du roman de Wilde, mais offert à la curiosité passionnée de ses nombreux lecteurs de la fin de l'ère victorienne, représentait la mauvaise conscience de Dorian Gray, laissant paraître à la surface de la toile la corruption de son âme, les stigmates de sa débauche, le passage irrémédiable du temps sur son visage naguère d'une beauté parfaite et désormais abject de laideur, cependant que le modèle continuait de promener dans la société londonienne une figure irréprochable – de qui, de quoi l'image publique affreusement dégradée de Michael était-elle la mauvaise conscience ? de ce calme garçon chétif couché près de moi ? ou de notre société tout entière, non moins hypocrite et malade qu'au temps de la

Reine Victoria ? Parfois – derrière mes paupières mi-closes – je le voyais me jetant un rapide coup d’œil et je devinais qu’il brûlait de pouvoir enfin me parler. Et moi aussi j’étais impatient de le connaître. Il semblait si différent de ce que j’avais imaginé. S’il s’agissait d’un simulacre, il avait adopté pour l’occasion le déguisement de *l’individu normal* – mais beaucoup plus normal que dans le reportage de Martin Bashir ! Normal, cette fois, à un degré vraiment extraordinaire ! Je me fis la réflexion qu’il devait être rare de croiser des gens qui aient l’air normaux à ce point. En tout cas, je n’en avais jamais rencontrés dans les couloirs de la clinique du doc Sanger.

À un moment, j’ai soulevé du doigt la jaquette du livre afin de pouvoir lire le titre en entier : *Blankets*. Connaissais-je cet album ? Est-ce que je voulais voir les dessins ? Il me raconta qu’il l’emportait partout avec lui, l’histoire de Craig et Raina était son histoire d’amour préférée, un amour tellement pur, on ne pouvait se lasser d’une histoire aussi belle, il l’avait déjà lue sans doute plus de cent fois ! Soudain, ses yeux se mirent à briller et je vis se déclencher le sourire juvénile qu’il avait sur les photos de 1987. Une fraction de seconde, une expression magnifique illumina son visage – le candide regard écarquillé, comme pour s’emplir de toutes les merveilles de la nature, les cils longs et recourbés, le jeune cou gracile, le même mignon minois mutin que Bambi dans l’adaptation de Walt Disney, avant que le monde réel ne se charge d’écrabouiller le petit être innocent : voilà le portrait d’archange (« Michael faisant survoler le pôle à Jean-Hubert ») qu’aurait fixé un instamatic placé entre des mains inspirées, si toutefois pareille figure d’équanimité se laissait représenter autrement qu’en imagination, pendant que Michael, le Michael Jackson actuel, me vantait la pureté de l’amour de Craig et Raina et m’informait en riant qu’il était tombé amoureux de leur amour !

Il s’exaltait à présent, à la façon d’un frère aîné cherchant à me communiquer sa découverte enivrante de l’amour. L’amour, s’enflammait-il, n’était-il pas le grand remède ? contre la rudesse d’un père ? le spectacle humiliant d’une mère partout agenouillée, à l’église, sur le carrelage de la cuisine, devant son mari ? n’était-il pas le remède contre la bêtise et la méchanceté des autres garçons à l’école ? et la longue tristesse solitaire après la classe, chaque soir sur le chemin du retour à la maison ? et les monotones dîners partagés en silence, la peur au ventre, derrière les

volets toujours fermés, au cours de ce qui ressemblait à un hiver perpétuel ? La mobilité de ses traits était fascinante à contempler. Les mots, à peine prononcés, se traduisaient par un arrangement différent des expressions de son visage. Le Plaisir. L'Angoisse. La Compassion. Le Ravissement. La Douleur. Seuls de jeunes enfants, pensais-je, ou des acteurs de génie, pouvaient jouer de la sorte avec la gamme complète des sentiments. Quelle sentence paradoxale aurait suggéré à Wilde un tel phénomène ? ON POUVAIT LIRE SUR LA FIGURE DE BAMBI LE RECIT VERIDIQUE DE LA FICTION QUE DEVENAIENT NOS EXISTENCES. L'habitude de vivre, jouir et souffrir par procuration. PAR ANTICIPATION, ON POUVAIT LIRE SUR LA FIGURE ARTIFICIELLE DE CE NOUVEAU FRANKENSTEIN CE QU'IL EN SERAIT BIENTOT DE CHACUNE DE NOS VIES. À la fin chacun s'était mué en l'acteur des émotions d'autrui. La même moue, le même rictus, les mêmes grimaces épidémiques se propageaient d'un individu à l'autre, à la manière d'une gigantesque « ola » inconsciente, dépourvue de logique et de signification, sans origine précise, parcourant en un temps record des milliers de kilomètres, excitant furtivement des populations entières, avant de laisser place à l'impulsion suivante, d'un voltage un peu plus important. La Paranoïa. L'Hystérie. La Morbidité. L'Extase. La Souffrance. Celui qui aurait été capable de faire naître une émotion en lui-même, sans le secours de quiconque, devant l'harmonie d'un bouquet ou la forme d'un objet, à partir d'une simple pensée, aurait été regardé comme un monstre. PAR ANTICIPATION, ON POUVAIT LIRE SUR LA FIGURE ARTIFICIELLE DE BAMBI FRANKENSTEIN LE RECIT VRAI DE LA PURE FICTION QUE SERAIT BIENTOT CHACUNE DE NOS VIES. L'arriération de la famille de Craig semblait au bord de lui tirer des larmes. Il s'échauffait en tournant les pages du livre, dans un sens, l'autre sens, à la recherche d'un meilleur exemple, de l'image juste qui appuierait son propos. Sa ferveur prosélyte ne se limitait pas à Craig. Il se projetait avec la même empathie dans l'histoire de la jeune fille. Existait-il quelque chose de plus bouleversant que la bonne volonté impuissante des parents de Raina ? entièrement dévoués au bien-être du frère et de la sœur débiles de la jolie Raina, et y sacrifiant peu à peu leurs forces, leur joie de vivre, leur propre amour ? Il me montrait les personnages, s'attardait sur les dessins où Craig et Raina joignaient leurs mains, s'embrassaient, se pelotonnaient sous une couverture. Et moi est-ce que je tombais facilement amoureux ?

Jean-Hubert Gailliot

(Extraits de *La Vie magnétique*, *Les Contrebandiers*, *L'Hacienda* et *Bambi Frankenstein*.)